

Le texte de Bantam, en réaction à l'émission Zone interdite sur l'ASE

Chère société,

Je suis éducateur spécialisé et je viens de regarder le reportage, ton reportage, de M6 « Zone interdite » : comment la France a abandonné ses enfants placés. Nous étions jusque là invisibles, maintenant, nous sommes des criminels.

Eclaircissons un point tout de suite : Je ne remets pas en cause les défaillances de l'ASE que tu pointes. Tout professionnel ayant travaillé un minimum les a rencontrés. Le manque de moyens, de personnels, de places adaptées pour des jeunes arrivants de plus en plus abimés, de soins, etc. Tout ceci, nous connaissons. Ce n'est pas normal, mais c'est notre quotidien. Nous ne pouvons faire notre métier correctement. Tu as donc raison de le montrer, et je t'en remercie.

La où je t'en veux, c'est l'image que tu donnes de notre profession.

Notre métier est dur. Dur à en crever. Oui, j'ai vu des filles de 14 ans tapiner pour un bout de shit. Oui, j'ai vu des gamins se taillader les veines. Oui, j'ai déjà fait un pas de coté pour esquiver un couteau de cuisine. Oui, j'ai entendu des gamines me parler de viols incestueux, ou alors collectifs dans leurs parcours migratoires. C'est la vérité vraie. La misère brute. Celle que tu ne veux pas voir, celle que tu imagines loin de chez toi mais qui se passe sous ta fenêtre.

En tant que professionnel, notre outil, c'est nous même. Nos émotions, notre empathie, notre affect, est ce dont on use pour instaurer une relation avec les jeunes. De par la relation arrive la confiance. Et de la confiance vient l'épanouissement. Ainsi, c'est avec des bouts de nous-mêmes que nous travaillons.

Maintenant, imagine, un charpentier seul, devant réparer 40 toits menaçant de s'effondrer à tout moment. Son marteau est une continuité de son corps, et les clous qu'il plante sont des bouts de lui-même. Il sait qu'il s'use en faisant ce métier. Sa longévité dépendra uniquement du nombre de clous qu'il peut donner, ainsi que de la résistance de son bras. Cette allégorie te fera peut être comprendre qu'on ne fait pas ce métier sans laisser de plumes.

Et pourtant, tu nous abandonnes. Pire, tu nous jettes en pâture. Des salauds, qui battent les enfants, les droguent, les arrachent de leurs familles ? Nous méritons un lynchage public.

Alors que nous travaillons pour toi. Docilement. Nous sommes ton gant de velours. Sans nous, qui s'occuperait des handicapés ? Des jeunes en souffrances ? Des SDF ? Des femmes battues ? Des toxicomanes ? Des immigrés ? Sans nous, tu ne pourrais plus exister. N'oublie jamais ça.

Les infirmières, les professeurs, tes autres agents, le public les reconnaît, les entend. N'importe quel citoyen est amené à en croiser. Mais qui s'occupe de tout ce qui n'est pas « désirable », de tout ce qui n'est pas « productif » ? Tout ce que monsieur tout-le-monde ne veut pas être, qui s'en occupe ? Nous. Tu nous craches dessus, et pourtant, nous sommes toujours là. Sérieux syndrome de Stockholm.

Tu joues sur l'idée fantasmagorique du « bon » et du « mauvais » éduc. Comme s'il existait, par essence, des bonnes ou des mauvaises personnes. C'est faux. Des éducateurs lessivés, déprimés, désillusionnés, abandonnés, en burn out, j'en ai vu plein. Des mauvais, rarement. Les déviances existent, et il faut les combattre. Mais la plupart de mes collègues s'arrachent pour les gens qu'ils accompagnent.

Tes journalistes ont tenu deux soirées ? Je connais certains professionnels qui sortent leurs tripes du matin au soir depuis 10 ans.

Je ne fais pas ce texte pour me plaindre. Je te mets juste en face de tes responsabilités. Et la reconnaissance, pour moi, elle provient uniquement des jeunes que j'accompagne. Ils sont et resteront ma priorité, jusqu'à que je n'ai plus de clous.

Société, France, n'abandonne pas tes enfants. Mais n'abandonne pas non plus ceux qui donnent tout pour eux.